

Jean Turcat

# silicone CARNE



Jean Turcat

Silicone Carne

© Jean Turcat, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1488-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur :

*Beigbeder m'a tuer* ©2011

*War 2.0* ©2012

*Pour mon épouse, Marcella*

## PREFACE

« *Sin tetas no hay paraíso* »  
*Sans nichons, pas de paradis ...*

La mégalozone s'était vidée d'elle-même.

Chaque jour, à 18 heures précises, il n'y avait plus âme qui vive. Des rues entières désertées en un instant, des magasins désemples aussi vite que leurs rideaux métalliques s'étaient abaissés.

Les retardataires courraient encore, impression d'ombres fugitives en surexposition sous la lumière rasante du crépuscule.

Pas un gardien de parking, une femme de ménage ou un balayeur des rues qui n'avait à ce moment-là les yeux rivés sur le petit écran.

Trente minutes plus tard, la vie pouvait enfin reprendre ses droits tandis que Guadalupe pleurait à chaudes larmes devant sa Télé.

L'épisode 87 de *Sin tetas no hay paraíso*, la série TV la plus populaire du moment s'achevait sur un nouveau coup d'éclat dont elle avait le secret.

L'héroïne de la *télenovela* s'était forgée à la force du poignet. Issue des bidonvilles les plus sordides de Caracas, Irina avait successivement gagné tous les concours de beauté et après avoir couché avec son chirurgien esthétique, le patron du jury et deux ou trois photographes de mode, elle était sur le point de gagner le concours de Miss Venezuela.

À travers tout le continent, des milliers d'hommes et de femmes s'étaient immédiatement passionnées pour le destin de cette fille issue de nulle part, née de rien et prête à tout pour réussir.

Pour tous, cette nécessité était plus qu'une évidence, elle faisait loi.

*Sans beauté plastique pas d'avenir, sin tetas NO hay paraíso !*

## I. SILI

Cinq minutes tout au plus.

Le déluge était arrivé sans crier gare alors qu'aussitôt un vacarme de fer avait empli la vallée de ses mille échos. Les gouttes de pluie tombaient dru sur les toits de tôle des *favelas*, produisant un roulement crescendo de tambour métallique, caisse de résonance de cet orchestre à ciel ouvert.

On se serait cru au paroxysme d'un concert de Dudamel où l'improvisation et la fougue du chef d'orchestre faisaient invariablement trembler les fondations du théâtre Carreno.

Trottoirs et escaliers, routes asphaltées et chemins de terre se confondaient maintenant en un seul torrent frénétique qui semblait tout emporter sur son passage.

En contrebas, une rivière bouillonnait. Le rio Guaire charriait un débit incessant de charognes outrageusement gonflées. Ses flots les faisaient osciller au gré des vagues comme de vulgaires baudruches.

Juste au-dessus, des motards s'agglutinaient maintenant par centaines sous les ponts, nouveaux abris de fortune, tandis que l'autoroute s'était paralysée par les véhicules bloqués dans leur gangue urbaine.

Puis d'un coup le silence se fit.

L'averse cessa aussi vite qu'elle était apparue mais le chaos apocalyptique, lui, durerait toute la journée...

Une bruine nébuleuse, emplie d'une odeur végétale d'épices et de sève, monta du sol tiède pour flotter au-delà des frondaisons du massif montagneux. Elle enveloppa la ville de son cocon protecteur.

La terre venait d'allumer ses contrefeux pour lutter contre cette attaque du monde liquide.

Si Caracas était au bord de l'asphyxie, l'ambiance était toute autre sur le rivage. À Naiguata, petit village de la côte, les *buhoneros* avaient eu tout juste le temps de s'abriter. Leurs étals détrempés dégouлинаient maintenant sur le peu de marchandises restées intactes : cigarettes vendues à l'unité, cartes téléphoniques d'appels à la minute, DVD pirates et maillots de bain dernier cri.

Tout était fichu, sauf peut-être les tangas échancrés au maximum, que même la plus sublime des mannequins n'aurait osé porter.

— « Elles sont là ! Elles arrivent ! »

La rumeur se propagea comme une trainée de poudre. Telle la brume matinale, elle remonta du port en léchant les murs de salpêtre.

Elle enflait au fur et à mesure que le ferry avançait dans le port.

Naiguata dominait toute la côte depuis son *cerro*, une colline de boue séchée qui paraissait jaillir de terre. Les torrents meurtriers de Caracas qui se déversaient dans la mer en une cataracte incontrôlable semblaient former une multitude de toboggans.

Une caisse en bois, un vulgaire sac de plastique devenaient, l'espace d'un instant, des luges de luxe pour les enfants de ce village perché.

Le soleil venait de réapparaître sur le *barrio*. Des flaques d'argent ranimaient les ruelles qui descendaient jusqu'au petit port. Les boutiques luisaient littéralement sur le bitume aux teintes verglacées.

Comme lors d'une opération de galvanoplastie la pluie laissait maintenant sa chape de métal doré sur le moindre recoin du bidonville.

Cette impression de surbrillance ne durerait pas longtemps. Bientôt, l'odeur fétide et rance reprendrait ses droits, mais pour l'instant les maisons avaient revêtu leurs reflets mordorés alors les habitants n'allaient pas se priver de cette impression de richesse, aussi fugace soit-elle.

Bientôt, tout le village ne bruissa plus que de ce nouveau tumulte...

— « Les Miss, Les Miss ! Elles arrivent ! »

La rumeur épousait maintenant les formes floues des charpentes rongées par la rouille, elle s'infiltrait au milieu d'entrelacs de palissades décharnées, elle grimpait les dédales, marches après marches, s'immisçant dans l'intimité de



chaque maison.

— « Les Miss, Les Miss ! Dépêchez-vous ! »

La rumeur pénétrait par les fenêtres de chaque bicoque, et partout les mêmes réactions, les mêmes gestes... On laissait ses *arepas* sur le feu, son fer à repasser en plan pour se précipiter vers le débarcadère.

Une bande d'enfants descendit au pas de charge les ruelles sombres, véritables artères vivantes du *barrio*. Ils dévalèrent les murs courbes tapissés de briques, les escaliers abrupts avec une agilité déconcertante, se frayant un chemin dans la cohue matinale. Ils renversèrent quelques établis de fortunes malencontreusement placés sur leur course folle. Bientôt, ils débouchèrent sur une petite corniche surplombant le port.

La baie s'ouvrit devant eux comme un immense coquillage miroitant d'eau de mer et de lumière saline.

Cernée de plages au sable doré, la petite anse rassemblait des dizaines de barcasses de pêcheurs qui croisaient leurs mats après le rideau de l'averse. Entre les coques multicolores, de petites vagues frétilantes semblaient accueillir l'accostage du paquebot sur le quai principal.

Agrippés à la balustrade, les *niÑos* étaient aux premières loges pour assister à l'arrivée des passagers.

Le marché aux poissons avait déjà repris ses droits et battait son plein.

De grosses mégères bariolées, le visage comme mariné dans du gros sel et qui flairaient la pêche à hauteur d'étal, jouaient maintenant des coudes pour n'apercevoir, ne serait-ce qu'une miette du spectacle.

Une clameur accompagna le débarquement de la petite troupe.

— « Les Miss ! Les Miss ! Les voilà ! »

Au moment où la passerelle fut mise en place, une immense clameur monta de la foule.

La fanfare du village égreña ses premières notes, tandis qu'une chorale de jeunes filles court-vêtues de leur uniforme scolaire, jupes bleue marine et socquettes blanches, entonna l'hymne national, bientôt repris par toute l'assistance.

Telle l'arrivée de starlettes d'Hollywood pour la remise des Oscars, quinze femmes sublimes et bien en chair descendirent en file indienne les quelques marches de bois qui les séparaient encore de la terre ferme.

Les flashes des appareils photos des journalistes locaux crépitèrent en de sourds éclats éblouissants. Le maire gonfla son poitrail et leur tendit symboliquement les clefs de la ville.

Derrière elles, sur le ponton de planches branlantes, une nuée de petits porteurs s'affairaient déjà à décharger des bagages hétéroclites.

La moisson d'une année de dur labeur s'amoncelait maintenant à même les gros pavés des docks. La foule n'avait d'yeux que pour ce bric-à-brac.

Les chariots ployaient sous ces vieilles malles en cuir fatigué qu'on entassait telles d'immenses balles de coton.

Samantha, du haut de ses talons aiguilles ouvrit le bal en enfouissant ses mains dans l'un des sacs. Elle en ressortit une poignée de lunettes de soleil et de montres *made in China* qu'elle balança pêle-mêle au-dessus des hourras de la foule.

Un Noël sans l'arrivée des Miss n'aurait sûrement pas eu la même saveur.